Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 26 (1996)
Heft: 6: w

Artikel: Yvette Z'Graggen entrouvre sa mémoire
Autor: Z'graggen, Yvette
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-828687

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Yvette Z'Graggen entrouvre sa mémoire

Quand la guerre a éclaté, j'avais dix-neuf ans, je venais de terminer mes études secondaires. J'avais déjà rempli de nombreux cahiers et écrit un premier petit roman à peu près présentable «L'Appel du rêve». Je m'étais mise en quête d'un éditeur et m'étais vite aperçue que ce serait plus difficile que je ne l'avais pensé.

Entre-temps, j'avais suivi les cours d'une école de secrétariat et commencé à travailler, dès 1941, dans un service de la Croix-Rouge internationale qui portait secours aux populations civiles.

En 1941, même en Suisse, la vie était triste: l'obscurcissement, le rationnement, les hommes mobilisés, les difficultés financières, l'incertitude du lendemain, les terribles nouvelles qui parvenaient des pays occupés, du front de l'Est. Pendant l'été de cette année noire, j'avais pourtant eu la chance de pouvoir partir en vacances à Lugano. Deux semaines d'insouciance et de soleil. Comment les prolonger?

Depuis quelque temps j'avais en tête un roman encore flou, très différent de «L'appel du rêve», qui devait comporter de multiples personnages autour d'un couple central: Michèle et Franz. C'est au retour du Tessin que j'eus l'idée de situer le début de cette histoire au bord du lac de Lugano. J'inventai pour Michèle et ses parents une belle villa sur le chemin piétonnier qui conduit à Gandria, la villa Speranza. Je donnai à cette fille déjà gâtée par la vie un chien très sympathique, Othello. Et une amie nommée Laura.

Tout l'hiver 1941-42, je le passai en imagination avec elle. Je partais tôt le matin pour le bureau, munie d'une lampe de poche bleue, j'allais à pied pour économiser l'argent du tram et pendant le trajet, qui était assez long, j'imaginais l'épisode que j'écrirais le soir, après le repas. Pendant la journée, j'essayais d'oublier mon histoire pour me concentrer sur mon travail, sur ces secours qu'il fallait acheminer et qui soulageraient les souffrances qui nous étaient épargnées.

Le son des sirènes

Lorsque j'étais enfin dans ma chambre, bien close sur l'extérieur pour qu'aucun rai de lumière ne puisse filtrer, il arrivait souvent que l'on entende le son lugubre des sirènes annonçant une alerte aérienne. Peu après, tout le ciel s'emplissait du bruit sourd des avions chargés de bombes qui seraient lâchées tout à l'heure sur Turin, Milan ou Gênes.

Parfois, ma mère venait me rejoindre, comme si le fait d'être ensemble pouvait conjurer la menace. Les bombes, certes, ne nous étaient pas destinées, mais une erreur était toujours possible. N'avait-on pas bombardé Genève en juin 40? Il y avait eu des blessés, quelques morts. L'aviateur anglais, avait-on expliqué, s'était trompé, confondant Gênes et Genève, la Méditerranée et le Léman.

Je lisais à ma mère ce que je venais d'écrire et, pendant un moment, nous étions de nouveau à Lugano, nous longions le lac, nous partions en barque avec Michèle, nous montions sur le Monte Brè. Le signal de fin d'alerte, long, monocorde, apportait un soulagement momentané. On savait que les avions, leur mission de destruction et de mort accomplie, repasseraient au-dessus de nos têtes. Là-bas, les villes italiennes flambaient.

Michèle, à Lugano, connaissait des déboires qui allaient bientôt l'obliger à quitter son nid douillet, sa famille, sa vie insouciante. Franz, son fiancé, l'avait déçue et elle ne connaissait pas le pardon. Elle avait aussi repoussé son père, qu'elle aimait pourtant. Son monde s'écroulait. On aurait pu dire avec Valéry:«Le vent se lève, il faut tenter de vivre.»

La révélation

Je la fis venir à Genève. Je l'installai dans une pension de famille, la pension de Mademoiselle Courtet, une vieille fille, qui ressemblait à ma dernière maîtresse de classe. Elle choyait ses pensionnaires, les aimait, et elle avait à cela quelque mérite car ils n'étaient pas de tout repos. J'avais quitté à regret Lugano, mais, en compensation, je m'étais inventé toute une bande de copains «à problèmes»: un bel Italien communiste, un journaliste américain, une petite Juive allemande et une séduisante Espagnole chassée de son pays par la guerre civile.

Michèle, qui venait d'un milieu préservé et qui était tout emplie de préjugés, eut, cela va de soi, un peu de difficulté à s'intégrer à ce milieu cosmopolite. Moi, j'aimais bien cette pension – et quand je l'évoque maintenant il me semble l'avoir réellement habitée. Je travaillais toujours de la même manière, imaginant la scène du soir pendant mes trajets, à pied ou à bicyclette. Je n'étais jamais à court d'idées, j'en avais plutôt trop et il s'agissait de les coordonner. L'écriture elle-même ne me préoccupait guère: en ce temps-là, ce n'était pas le style qui comptait pour moi, mais l'histoire à raconter, les personnages à faire vivre. J'avais des modèles que j'imitais sans même le savoir: les romans américains et anglais qu'on lisait à cette époque, en l'absence presque totale de livres venus de France. Sans oublier Vicki Baum, dont j'avais aimé «Grand Hôtel», «Lac-aux-Dames» et «Marion».

Au beau milieu de la rédaction de cette deuxième partie, je découvris «L'Adieu aux armes» d'Hemingway. Ce fut pour moi une sorte de

Yvette à Genève, en 1946: un premier roman à l'atmosphère sensuelle

révélation et, soudain, mes personnages se mirent à parler d'une manière un peu étrange, calquée sur les dialogues du prestigieux Américain. Personne, d'ailleurs ne le remarqua.

Pour Michèle, le plus grave allait venir. A la fin de 1942, alors que la bataille de Stalingrad faisait rage, que les troupes anglos-saxonnes débarquaient en Afrique du Nord et que la France libre était occupée par les Allemands, je lui infligeai une épreuve en mettant sur son chemin Jacques Marchal, le séducteur, une sorte de double du Costals des «Jeunes filles» de Montherlant, un personnage haïssable. Marchal était moins antipathique, mais suffisamment cynique pour apprendre à Michèle, presque en se jouant, la faiblesse et la douleur. Mais aussi, et c'était là où je voulais arriver, l'indulgence, le pardon.

Si bien qu'une «happy end» put se profiler à l'horizon, à laquelle je tenais. Ce fut aussi une happy end pour le roman lui-même qui trouva sans peine un éditeur. Celui-ci, M. Jeheber, me fit tout de même remarquer qu'il était un peu «romanesque» pour une jeune fille comme moi. Il n'avait sans doute pas voulu dire «osé», mais c'est ce que pensèrent quelques critiques qui fustigèrent l'absence de sens moral des jeunes que je dépeignais et ma propension à me complaire dans «une atmosphère un peu trop sensuelle».

Cela contribua certainement au succès de ce roman dont la première édition fut vite épuisée.

On était en 1944, les nazis reculaient partout, des officiers allemands payaient de leur vie un attentant raté contre Hitler, la fin de la guerre approchait. On pouvait, timidement encore, regarder vers l'avenir. On ne connaissait pas encore l'étendue du désastre, les villes rasées, les camps de la mort; les bombes atomiques n'avaient pas encore été larguées sur Hiroshima et Nagasaki.

J'avais vingt-quatre ans et j'étais sûre que je parviendrais à gagner ma vie en écrivant... Cette belle illusion me tint compagnie pendant plusieurs mois.

Cinquante ans plus tard, retrouvant mes personnages grâce à la réédition de «La Vie attendait», je les regarde avec tendresse comme on regarde des enfants abandonnés en chemin.

Yvette Z'Graggen

A lire: *«La vie attendait»*, d'Yvette Z'Graggen, Editions de l'Aire.